



Taupin ne répondit point (page 382.)

Cela m'a l'air étrange, sans aucun doute, et il faut que j'en arrive à modifier ses sentiments à mon égard.

Il pourrait me faire transporter en Nouvelle-Zélande, puisque la distance n'est pas grande.

Cela m'a l'air étrange, sans aucun doute, et il faut que j'en arrive à disposer cet homme autrement à mon égard, sinon il m'enverra au fond de la mer.

— J'attendrai donc le bateau de vos serviteurs, fit Taupin.

— Parfait, fit le médecin, c'est parfait.

Oserais-je lui demander si certains de mes amis sont à Auck-

land ? se demandait Taupin. Est-ce que cela ne lui inspirerait pas méfiance, de nouveau ?

L'homme jaune devait deviner les pensées de Taupin, car il dit tout à coup :

— Vous êtes seul ici... Nul de vos amis n'a pu être sauvé.

Il ne disait pas la vérité.

Il avait même ordonné à ses serviteurs de ne sauver que l'un des passagers du radeau, parce qu'il voulait savoir ce que ces hommes avaient pour but, en s'approchant de l'île.

— Se seraient-ils noyés ? s'informa Taupin.

— Je le crains.

Un long silence s'établit.

Le domestique songeait à ses amis qui, sans doute, reposaient au fond de la mer ou qui avaient dû être jetés sur quelque côte inhabitée.

Des larmes lui coulaient le long des joues.

Le vieillard rompit le silence.

— Quel est votre pays ?

— La France.

— C'est bien loin vers l'est.

— Je l'ignore, fit le domestique, car je ne sais me rendre compte de la situation qu'occupe Auckland.

— Connaissez-vous la Grande-Bretagne ?

De nouveau le visage du médecin s'assombrit.

— Je crois que j'en ai trop dit, songea le domestique.

C'était en effet le cas, car l'homme demanda encore :

— Votre maître n'avait-il pas de but en venant ici ? Le savez-vous ? En êtes-vous bien sûr ?

— Oui, répliqua Taupin, j'en suis très sûr.

— En ce cas, c'est parfait.

— Quel drôle de corps, se disait Taupin, à part soi. Qu'est ce qu'il ferait bien ici, avec ses domestiques ?

Il le saurait plus vite qu'il ne l'eut jamais cru.

Une dizaine de jours s'écoulèrent.

Taupin était fort bien soigné par le vieillard et reprenait petit à petit ses forces.

Il remarqua au bout de quelques temps que l'île n'était habitée que par le médecin à la face cuivrée et une dizaine de jeunes gens.

En leur compagnie, Taupin fit de longues promenades le long de la grève, et dans les montagnes, mais c'était là, pour le joyeux jeune homme, un passe-temps fort monotone, attendu qu'il ne pouvait s'entretenir avec ses compagnons.

Le onzième jour, Taupin, comme d'habitude, attendait la venue

de l'homme cuivré, ou des jeunes gens, mais nul ne parut.

Il se dirigea vers leurs huttes, mais celles-ci étaient vides.

Quant à l'habitation du médecin, elle se trouvait dans les montagnes, mais jamais Taupin ni avait été mené, ni par le médecin, ni par les jeunes serviteurs.

Il avait compris qu'il ne pouvait venir là, et n'avait jamais demandé à y aller.

Oserait-il, à présent, diriger ses pas vers cet endroit ?

Ce pouvait être dangereux...

Tout à coup, il lui vint une pensée qui le fit frissonner de peur.

Si les habitants de l'île avaient quitté celle-ci, en l'y abandonnant ?

Ce serait affreux ?

Il s'élança vers la petite crique, où une chaloupe était amarrée d'ordinaire.

Un soupir de joie lui échappa.

Il vit que l'embarcation se trouvait à l'endroit accoutumé... on ne l'avait donc pas abandonné à son sort.

Que lui fallait-il faire ?

Il ne parvint pas à trouver de réponse à cette question et résolut de rentrer dans sa hutte.

Qui sait ? Durant son absence, on l'avait déjà cherché, peut-être.

Nul être vivant n'était à voir.

Que se passait-il donc dans l'île ?

Longtemps, il resta à attendre le médecin ou l'un de ses serviteurs. Mais nul ne vint.

Le soir tombait...

Taupin s'étendit sur sa couche de mousse, en songeant que les angoisses de cette journée, qui lui avait paru un siècle, allaient sans doute troubler son sommeil.

Finalement, si comme, après beaucoup d'efforts, il venait de réussir à s'endormir, au milieu de la nuit, il fut tout à coup réveillé en sursaut.

Il se dressa vivement.

Avait-il bien entendu, ou venait-il de rêver ?

Non, l'on venait de frapper à la porte, et par les fentes de la lumière pénétrait.

Taupin se leva vivement et s'élança vers la porte.

Lorsque celle-ci s'ouvrit, deux serviteurs du médecin se trouvaient devant lui, et chacun d'eux tenait un flambeau allumé dans la main.

— Que désirez-vous de moi ? s'informa Taupin.

Quelques paroles indistinctes furent prononcées en guise de réponse.

Mais, aux gestes de l'un des serviteurs jaunes, Taupin comprit que l'on lui demandait de les suivre.

— Compris, les amis, fit Taupin. En route ! Cela n'a pas l'air fort rassurant, mais je ne puis que vous obéir.

Il avait en effet bien compris les gestes du serviteur, car celui-ci, en voyant l'homme blanc le suivre, inclina la tête comme pour dire : c'est bien cela.

Ils gravirent la montagne, du côté qui était encore inconnu à Taupin et qui conduisait sans doute vers l'habitation du médecin.

Ils suivaient un sentier qui serpentait sur le flanc de la montagne et qui, à certains endroits, était recouvert de fougères et de rousailles, ce qui l'eut rendu invisible à un non-initié.

Tout à coup, les serviteurs s'arrêtèrent, tendirent leurs flambeaux en avant et les abaissèrent presque jusqu'au sol.

Taupin vit qu'ils agissaient ainsi pour lui faire voir un petit pont fort étroit, qui reposait de part et d'autre sur deux rochers et qui, sans doute, était jeté sur un abîme.

Prudemment, et le cœur battant, notre héros suivit ce passage dangereux.

Les hommes le suivirent, puis le dépassèrent à nouveau pour lui indiquer la route.

À présent, le sentier descendait entre des arbres dont la cime devait se perdre dans les cieux, car, pour autant que Taupin put en juger en examinant les troncs, ce devaient être des arbres géants.

Il entendit ensuite une porte rouler sur ses gonds, et il s'aperçut qu'il marchait sur un sol dur.

À quelques mètres de lui, il aperçut une grande masse qui, malgré l'obscurité, se détachait sur les ténèbres.

L'un des serviteurs ouvrit une porte et, de la main, fit signe à Taupin d'entrer.

La porte se referma sur lui.

Les serviteurs restèrent dehors.

Le domestique de Steadily n'en menait pas large.

Devant lui s'étendait un long couloir, pavé de larges dalles, et où l'on ne voyait, de distance en distance qu'un flambeau fixé dans la muraille, qui répandait un peu de clarté.

Quelques moments, Taupin resta immobile, comme cloué au sol.

— Si ces faces cuivrées sont venues me chercher, et m'ont conduit ici, c'est bien pour me faire accomplir quelque chose dans ce bâtiment... Mais, quoi?... Ils restent dehors; et je ne sais rien de rien. Il est vrai qu'ils n'auraient pu me donner que peu d'explications... mais ils auraient au moins pu m'indiquer la route... Pourquoi ne le font-ils pas ? Je l'ignore... Ils auront reçu des

ordres en ce sens. Il ne me reste qu'à m'engager dans cet immense corridor. Allons, Taupin, du courage, mon ami, ne tremble pas ainsi qu'un petit enfant. J'ai pourtant du courage... oui, saperlipopette, j'ai du courage, et j'avancerai, dussé-je aller vers l'enfer. En avant, marche !

Et en effet, il s'avança, d'un pas ferme, ou du moins, qu'il tâchait de rendre tel.

Au milieu du corridor, se trouvait une porte qui n'était fermée qu'à demi.

Sur le seuil, Taupin s'arrêta.

Des deux côtés de la porte, étaient étendus deux animaux fabuleux, dont le corps, taillé dans le marbre noir, ressemblait à celui d'un lion, mais dont la tête était horriblement difforme.

Il était également taillé dans le marbre noir, mais n'avait pas la semblance d'une tête de lion. L'on eut plutôt dit une tête de femme, avec de grands yeux verts, larges ouverts, avec un large nez épaté, et une bouche largement ouverte, où brillaient de larges dents rouges.

Ces yeux verts, phosphorescents, et ces dents rouges et scintillantes donnaient à cette tête monstrueuse une expression surnaturelle, qui frappait de terreur, mais aussi d'admiration.

Et ces yeux vivaient... ils disaient que ce n'étaient pas là des monstres de marbre, mais bien des monstres vivants.

Taupin croyait à tout moment voir ces monstres se jeter sur lui.

Il aurait voulu prendre la fuite, mais la terreur l'immobilisait.

Lorsque le premier accès de terreur se fut dissipé et que notre héros put réfléchir à nouveau, il résolut de pénétrer dans la salle.

— Je crois que ce sont des statues, raisonna-t-il, et si ce sont des êtres vivants, ils ne peuvent tout au plus que me tuer et me manger ensuite. S'ils avaient voulu le faire, ils l'auraient fait depuis longtemps. Allons, Taupin, entre ! En avant, marche !

Et il passa entre les deux cerbères d'ébène, qui ne bougèrent pas.

Il s'arrêta encore, et ne put réprimer un cri d'étonnement.

Il se trouvait dans une salle de dimensions colossales, dont la voûte reposait sur un grand nombre de piliers.

Chacune des colonnes, haute de cinq ou six mètres était un monstre pareil à ceux étendus au seuil, mais ils étaient dressés sur leurs pattes de derrière et de leurs bras, — car ils avaient de beaux bras de femme — ils semblaient soutenir la voûte.

Entre leurs bras, leur tête s'inclinait sur le sol et de leurs yeux verts ils semblaient considérer fixement Taupin.

Et dans leurs bouches larges ouvertes, scintillaient des dents rouges et menaçantes.

Et toute la voûte était couverte de ces têtes grimaçantes aux yeux verts et aux dents rouges, et aux pieds de notre héros luisaient ces mêmes regards, scintillaient ces mêmes dents...

Au milieu de cette salle, aussi splendide que terrifiante, Taupin, aperçut une sorte d'estrade, toute noire, pareille à un catafalque, et couverte de coussins de pourpre.

Il s'en approcha, comme attiré par une force mystérieuse.

Sur les coussins, le vieux médecin était étendu, les yeux clos, comme s'il dormait.

Taupin n'osait faire le moindre bruit.

Il n'osait faire un mouvement, de peur de déranger, dans ce temple, le sommeil de celui qui devait en être le grand-prêtre, le chef tout puissant.

Le vieillard ouvrit les yeux, tourna son visage vers Taupin et dit :

— Approchez...

Le jeune homme obéit.

— Prenez place...

Taupin s'agenouilla sur le banc de marbre noir, formé par une saillie du catafalque de pierre.

Le médecin se redressa à demi.

— Ecoutez...

Taupin ne répondit point.

Il n'osait parler dans ce milieu étrange, et regardait le médecin avec des yeux interrogateurs.

Le vieillard prit la parole :

— Avant que la lune, qui est ici la source de toute vie, aura disparu dans les flots de la mer, et avant que le soleil ait pu doré les ténèbres, je serai anéanti par la mort. L'obscurité vous fait-elle peur ? Parlez !

— Non, répondit Taupin.

Ce fut comme si tout à coup un rideau noir s'interposait entre Taupin et tout ce qui l'environnait, car brusquement les yeux verts étincelants, et les dents rouges et brillantes disparurent... les ténèbres régnaient partout.

— Ecoutez encore, fit la voix cassée du vieillard, qui résonnait lugubrement aux oreilles de Taupin.

— J'ai consulté l'Être suprême, qui m'a répondu comme suit :

« L'homme blanc, qui est venu de la mer, vous assistera à l'heure de la mort. Vous le bénirez et lui confierai les secrets des dieux.

Je vous bénis, et j'espère que l'Esprit ultime vous confèrera toutes les forces, dont je devrai bientôt faire abstraction devant le néant.

Le vieillard disait tout cela dans une langue étrangère et pourtant Taupin comprenait tout, comme s'il eut parlé le français.

Lorsqu'il se rendit compte de ce fait étrange, il sentit augmenter

encore le sentiment indéfinissable de terreur, qui se rendait maître de lui, petit à petit, et il porta ses deux mains à ses tempes, comme s'il eut craint de voir celles-ci éclater sous les trépидations fiévreuses de son cerveau.

Et de nouveau la voix reprit dans les ténèbres :

— Dorénavant, vous conserverez les trésors de nos rois et vous régnerez sur Auckland, comme le dernier des Aucklandais a régné.

Avec vous tout périra...

Vous serez le premier, mais aussi le dernier, homme blanc qui ait joui ou jouira de ce qui est et de ce qui ne sera plus.

C'est ainsi qu'en a décidé l'Être suprême.

La voix se tut.

Taupin conserva sa position agenouillée et attendit patiemment que le vieillard reprenne son discours.

Mais l'homme conserva le silence.

Longtemps, très longtemps Taupin resta immobile, mais finalement il se dressa et demanda d'une voix tremblante :

— Est-ce tout ?

Pas de réponse.

— M'est-il permis de parler ?

Seul l'écho de ses propres paroles, renvoyées par les hautes voûtes, répondit à la demande du jeune homme.

— Serait-il mort ?

Taupin étendit la bras vers l'endroit où devait se trouver la main du vieillard.

Il toucha celle-ci.

Elle était froide comme glace !

Et au même moment, le rideau de ténèbres qui environnait le catafalque, se dissipa, et de nouveau, des douzaines d'yeux verts luirent, ainsi que les rangées de dents rouges...

Et du haut des coussins, les yeux mi-clos du vieillard considéraient fixement Taupin, avec une expression de désespoir implorant.

Un cri retentit sous les voûtes de pierre, suivi aussitôt d'un bruit sourd.

Taupin, privé de connaissance, était étendu devant le catafalque.

Lorsqu'il revint à lui, il se trouvait dans sa hutte et, par l'ouverture dans le toit, il remarqua que le soleil était déjà haut dans le ciel.

Il se dressa sur sa couche.

La tête lui faisait mal.

— Quel rêve terrifiant, murmura-t-il. C'est comme si j'avais réellement assisté à la mort du vieillard, dans ce temple splendide et horrible à la fois... Jamais comme à présent, je ne me suis souvenu d'un rêve avec tant de précision et de clarté... La tête

me fait mal, comme si elle avait vraiment rebondi sur les dalles de pierre.

Il sortit de la hutte.

Grande fut la surprise de notre héros en voyant les dix serviteurs du médecin, rangés devant la hutte, et semblant attendre les ordres de Taupin.

Dès que Taupin parut, ils s'agenouillèrent, et heurtèrent le sol de la tête.

— Que signifie cela ? se demanda le domestique. Est-ce que mon rêve continuerait ?... Pourtant, je sens bien que je ne dors plus. Ou est-ce que je rêve que je suis éveillé ?

Les hommes cuivrés se redressèrent et l'un d'eux s'approcha de Taupin :

— Salut, fit-il, salut au gardien de l'être suprême et au successeur de nos princes.

L'Aucklandais prononçait ces paroles dans sa langue, et pourtant Taupin comprenait !

— Je rêve encore, se dit-il.

L'homme reprit :

— Si le maître veut bien me suivre, je le mènerai au temple et je lui dirai ce que j'ai à lui communiquer.

— Je vous suis.

La stupéfaction de Taupin était arrivée à son comble, car, sans le savoir, il venait de parler Aucklandais, comme s'il n'avait jamais fait autre chose, que s'exprimer en cette langue.

Le serviteur qui lui avait adressé la parole le précéda, tandis que les autres suivaient à distance respectueuse.

Ils prirent la même route que les porteurs de flambeaux avaient suivie la veille au soir et arrivèrent au temple, où, seuls, Taupin et son guide pénétrèrent.

Le long corridor, éclairé à présent par les rayons du jour, s'étendait devant eux et au milieu se trouvait la porte donnant accès au temple.

Une grande porte de métal barrait le passage.

L'homme cuivré posa la main sur un ressort et les lourds battants s'entrouvrirent silencieusement.

Et de nouveau, les visages horribles considéraient Taupin, de nouveau étincelèrent les yeux verts et scintillèrent les rangées de dents rouges.

Au centre du temple, le catafalque avait été remplacé par un grand siège bas, couvert de coussins de porpe.

— Que le maître veuille s'asseoir, murmura le serviteur.

— C'est curieux cela, se dit Taupin. Où ont passé le vieux médecin et son catafalque ?... Le rêve devient de plus en plus beau, et,

pour ne pas l'interrompre, nous ferons ce que nous demande cette face cuivrée.

Il s'assit sur le siège.

L'autre s'inclina profondément et dit :

— Que le maître me fasse la grâce d'écouter.

— C'est ce que je fais.

— Afin qu'il apprenne ce que le dernier des prêtres et des princes de race Aucklandaise m'en enjoint de dire au premier blanc admis à conserver les antiques trésors des rois.

— Je vous écoute.

L'homme s'inclina, et, s'agenouillant devant Taupin, il commença :

— Il y a des centaines et des centaines d'années, le monde était beaucoup plus petit qu'à présent, et alors le centre des terres habitées était Kadavu, la grande capitale habitée par le roi des Aucklandais.

Des centaines de palais s'y dressaient... des centaines d'Aucklandais étaient aussi riches que leur prince.

Par toute la terre, ou dans le sein de la terre même, il n'y avait pas autant de richesses que dans Kadavu.

Et l'Être suprême, que crée et anéantit les hommes, qui commande au soleil, à la lune et aux étoiles, qui fait fleurir et mourir, protégeait les rois Aucklandais, de sorte qu'ils n'avaient rien à craindre et qu'ils étaient immortels.

Ce n'est que lorsqu'ils ne désiraient plus vivre que l'Être suprême les faisait mourir.

L'Être suprême ne leur imposait qu'une seule condition : c'est d'épouser une femme blanche, afin qu'à un moment donné, la race des princes Aucklandais fut une race blanche.

Lorsque le roi avait atteint sa vingtième année, il devait quitter le pays, aller rechercher, à bord de son navire, les races blanches habitant loin de là, vers l'est, et revenir vers Kadavu avec une femme de cette race.

S'il ne le faisait pas, le châtement de l'Être suprême s'abattrait sur lui, inmanquablement.

Sa race se perdrait, et Auckland serait anéanti avec ses derniers rois.

Tous les rois suivirent religieusement les indications du grand prêtre et, comme leur vingtième été révolu, ils s'embarquaient avec leurs guerriers et, atteignant les lointaines contrées habitées par les races blanches, ils en ramenaient, de gré ou de force, une jeune fille blanche de lignée royale et la plaçait sur le trône d'Auckland.

Cela dura des centaines et des centaines d'années, jusqu'au moment où Targomindah, le dernier roi des Aucklandais, né de la plus belle des femmes blanches qui jamais eussent été ramenées dans

l'île, se crut plus fort que l'Être suprême et refusa d'obéir aux injonctions du grand prêtre.

Cela allait causer sa perte et celle de son pays.

Lorsqu'il eut vingt ans, le prêtre ordonna au roi de s'embarquer et d'aller choisir une épouse parmi les blancs.

— Cela ne sera pas, répondit le roi, car j'ai déjà choisi une épouse.

— Une blanche ?

— Non, une Aucklandaise, qui est de sang royal comme moi. Je désire épouser cette jeune fille et nulle autre.

— L'Être suprême exige que vous épousiez une femme blanche.

— Jamais.

C'était la première fois, depuis que les Targomindahs régnaient sur Auckland, qu'un roi osait s'opposer aux ordres du grand prêtre.

— Est-ce le courage qui vous fait défaut ? Craignez-vous de vous aventurer sur les flots mouvants ? Le roi des Aucklandais est-il une peureuse jeune fille ?

— Je vous ordonne de vous taire, fit le roi.

— Nul n'ordonne ici que moi, répondit le grand prêtre, et j'exige que vous quittiez immédiatement ce temple.

— Je reste, fut la réponse, je suis le maître à Auckland, et aussi dans ce temple.

— Partez !

— Non !

— L'Être suprême vous punira...

— Je ne crains rien.

Le prêtre s'agenouilla devant la statue de l'Être suprême, et, les bras levés, implora la clémence de Dieu pour lui.

Ce dernier quitta le temple.

A quelques jours de là, il envoya un de ses dignitaires au temple, pour prier le prêtre de venir à la cour.

Le grand prêtre répondit par un refus.

Lorsque le roi apprit cela, une fureur terrible s'empara de lui, et il ordonna d'amener de force le prêtre devant lui.

Nul n'osa exécuter cet ordre.

Lorsqu'il eut attendu longtemps, et que nul ne parut, le roi ne connut plus les bornes de sa fureur.

Il courut lui-même au temple, saisit le grand prêtre par l'épaule, et amena ainsi le vieillard au palais.

Grande fut la terreur des Aucklandais, en voyant que le prince portait une main sacrilège sur le représentant de l'Être suprême.

— Je suis le maître ici ! s'écria Targomindah, lorsqu'il eut poussé avec force le grand prêtre sur un lit de repos, et en se plantant devant lui, écumant de rage.

Le veillard de répliqua point,

— Je vous ai fait venir ici... Pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

Le prêtre garda le silence.

— J'exige que vous ne répondiez, compris ?

Calme et maître de lui, le veillard regarda fixement le roi.

Cela ne fut qu'augmenter le courroux du jeune homme, qui fut sur le point de se jeter sur le prêtre.

— Je ne puis forcer votre langue à se mouvoir, lui dit-il, mais je puis vous faire martyriser. Les souffrances l'arracheront et des cris.

Les lèvres du veillard restaient closes.

— Je vous donne un jour de réflexion, fit encore le roi, lorsqu'il remarqua que toutes les instances n'aidaient pas, et que sa rage était apaisée quelque peu.

Et il quitta la salle, où le veillard resta prisonnier.

Le lendemain, le prince revint trouver le veillard : celui-ci était en prières et ne cessait de supplier l'Être suprême de ne pas frapper le roi, et de lui donner d'autres idées.

— Pardonnez-moi, fit le jeune homme, que je vous ai amené ici de force, hier... Je n'ai pu contenir ma fureur.

Et le veillard dit enfin :

— Un roi d'Auckland doit savoir à tout moment réfréner sa colère, sinon il n'est pas en droit de commander aux autres.

— Je le reconnais... mais pourquoi n'êtes-vous pas venu au palais, comme je vous l'ai fait demander ?

— Les rois d'Auckland se rendent au temple, lorsqu'ils veulent obtenir quelque chose de l'Être suprême.

— C'est vous que je désirais parler.

— Je suis le serviteur de l'Être suprême; ce que vous me dites, s'adresse à lui.

— Je vous prie à nouveau de me pardonner d'avoir eu recours à la force.

— Je dois pardonner tout. . c'est ma mission sur terre.

— Tant mieux.

De nouveau, un feu insolite brillait dans les yeux du prince. Le calme, la résignation du prêtre le rendaient nerveux, et menaçaient de produire un nouvel accès de colère.

— Je désire que vous me bénissiez demain dans le temple, avec ma femme.

— La femme blanche est-elle ici ?

— Prêtre, s'écria le roi, je vous ai dit que je désirais épouser une femme de race Aucklandaise et je désire que vous bénissiez cette union.

— Jamais.

- Je le veux.
- Cette femme ne peut pénétrer dans le temple.
- Nous verrons bien.
- Elle a foulé aux pieds les ordres de l'Être suprême.
- Je le lui ai ordonné.
- La punition suivra.
- Veux-tu nous bénir ?
- Non.

De nouveau, la colère du prince était déchainée. Il fit appeler le chef de sa garde, qui était composée d'insulaires étrangers, qui avaient une autre religion, et n'avaient donc pas de respect pour la personne du grand prêtre des Aucklandais.

— Saisissez cet homme, lui ordonna-t-il et menez le à la chambre de tortures. Je veux que chacun, qui ce soit, m'obéisse.

— Même l'Être suprême ? demanda le vieillard.

— S'il le faut, oui !

Sur un signe du roi, le grand prêtre fut chargé de fers et conduit dans les souterrains du château où il fut livré au bourreau, martyrisé comme seul le savait un bourreau Aucklandais de cetemps.

Nulle plainte n'échappa au vieillard, qui mourut au milieu de plus atroces souffrances.

Entretemps, le roi avait désigné, comme grand prêtre, un homme qu'il avait remarqué parmi les prêtres, et qu'il savait atteint de mille défauts, et lui avait enjoint de bénir son union.

Le jour de la solennité était arrivé.

Une magnifique suite entourait la litière d'or, ornée de pierres précieuses, dans laquelle avaient pris place le roi et sa compagne.

Lorsqu'ils furent arrivés au temple, et que le couple princier, agenouillé, attendait la bénédiction du grand prêtre, il se passa quelque chose qui frappa de terreur tous les courtisans et leur fit prendre la fuite.

Le nouveau grand prêtre disparut tout à coup, comme par une trappe, et à sa place apparut le vieillard, les vêtements déchirés, le visage déformé par la souffrance, tel qu'on l'avait retiré, mort de la chambre de tortures.

Il étendit les bras au-dessus du couple agenouillé et disparut ensuite, comme happé par le néant.

Il avait béni le roi et son épouse, mais ç'avait été la bénédiction de la mort... tous deux n'étaient plus que des cadavres.

Le dernier des rois Aucklandais avait disparu.

Et comme la vengeance céleste n'eut pas été complète, si elle s'était bornée au roi elle se tourna vers le peuple.

Durant plusieurs jours, la terre trembla, et les ténèbres palais, les maisons s'écroulèrent, ensevelissant sous leurs

décombres les malheureux habitants.

Le sol s'entr'ouvrit et des villes, des villages entiers disparurent dans le sein de la terre.

Et ce qui fut épargné, fut emporté par la mer, qui jeta sur la terre des vagues monstrueuses.

Lorsque, quelques jours après, les ténèbres se dissipèrent, et que le soleil voulut de nouveau illuminer les tours et les tourelles de la splendide Auckland, il ne trouva que des monceaux de ruines, des abîmes, à côté de roches subitement élevés du sol, et nul être humain...

Et pourtant, un bâtiment avait échappé à cette destruction quasi totale : c'est le temple où nous nous trouvons à présent.

Mais, à l'endroit où il s'élevait, le cataclysme avait fait naître une autre montagne, qui avait emporté le temple, tout en montant de l'abîme.

Les prêtres, qui se trouvaient dans le temple, n'avaient pas une égratignure.

Il en fut de même de leurs serviteurs, tant masculins que féminins, qui appartenaient aux plus anciennes familles de l'île.

Pourtant, ce n'est pas d'eux que nous descendons.

Le vieux grand-prêtre, qui est entré hier dans l'éternité, était le dernier descendant des Aucklandais, que l'Être suprême avait épargné.

Mais il faut que je poursuive mon récit.

Les Aucklandais encore vivants résolurent d'amener dans le temple tous les trésors qu'ils parviendraient à découvrir encore dans la ville morte, et de les placer dans les souterrains du temple, dans l'attente du jour où l'Être suprême voulut faire régner de nouveau un roi sage sur un peuple éclairé.

Mais ce jour n'arriverait jamais.

Mais les prêtres conçurent chacun un enfant du sexe masculin, et leurs serviteurs chacun un enfant du sexe féminin, et plus tard, ce ne fut plus que la moitié des prêtres qui eurent le bonheur de procurer un fils, tandis que l'autre moitié avait une fille, si bien que, finalement, il ne resta plus qu'un Aucklandais : le grand-prêtre qui vous a arraché à la mort.

Tous les serviteurs de l'Être suprême ont successivement gardé le trésor des rois Aucklandais, et furent servis par des jeunes hommes de la race des Wanakas, qui résident en Nouvelle-Zélande et ont quelques liens de parenté avec les Aucklandais.

Annuellement, dix d'entre eux doivent s'embarquer et se rendre à Auckland, où, une année durant, ils doivent servir le grand-prêtre et défendre le temple, au besoin au prix de leur sang.

Une seule fois, un étranger a tenté de pénétrer dans le temple, mais il a payé de sa vie cet acte éméraire.

Voilà l'histoire d'Auckland, que le grand-prêtre m'avait chargé

de vous raconter.

Taupin resta quelques moments songeur.

— Je comprends à présent, se dit-il, pourquoi le vieillard s'est montré si défiant, et croyait que nous avions un but, en arrivant à proximité d'Auckland sur notre radeau.

Je comprends à présent...

Mais ce rêve va-t-il encore durer longtemps ? s'interrompit-il. Je commence à croire que je ne dors point et que tout est réalité.

Où aurai-je simplement rêvé que j'étais, Taupin, et domestique d'un Anglais ? Serait-ce à présent que je m'éveille pour de bon ?

On en perdrait l'entendement !

Il adressa la parole au serviteur cuivré, qui n'avait pas quitté sa position agenouillée :

— Et que désirez-vous à présent que je fasse ?

— Que vous gardiez le trésor d'Auckland.

— Ici, sur l'île.

— Oui.

— Que je ne pourrais jamais quitter ?

— Jamais plus...

— Je n'accepte pas cela... je veux retourner en Europe. Il ne fait pas si agréable ici. Il se peut qu'un vieil Aucklandais s'y plaise, mais un jeune français n'est pas de cet avis.

— Cela est fort grave pour vous.

— Comment cela ?

— En ce cas, je dois vous mettre à mort.

— Brr.

— Vous savez trop, pour qu'il vous soit permis de quitter l'île.

— Pourquoi m'avoir fait si savant, alors ?

— Le grand-prêtre me l'a ordonné.

— Être mort, se dit Taupin, c'est d'habitude pour longtemps.

Et il n'y a aucun doute à ce que ce jaunet me fera passer de vie à trépas si je refuse d'accepter tous les devoirs de ma charge. Je dirai donc provisoirement oui, dans l'attente des événements... Si une occasion se présente, je fuirai...

Et, d'une voix résolue, il poursuivit :

— Je serai le gardien du trésor des Aucklandais.

Le serviteur se dressa et se dirigea vers la porte, où les autres serviteurs Wanakas attendaient.

Ils entrèrent, et, l'un après l'autre, ils se prosternèrent devant Taupin, baisant le sol entre ses pieds.

— A présent, reprit le serviteur qui avait raconté l'histoire d'Auckland, à présent vous êtes notre seigneur et maître et nous ferons tout ce que vous nous ordonnerez, au péril de nos jours au besoin.

Taupin réfléchit.

— Pouvez-vous me faire voir les trésors Aucklandais ?

— Oui, seigneur.

— Je désire les admirer.

Le serviteur grimpa le long d'une des colonnes, appuya successivement sur les deux yeux du monstre, et une des larges dalles s'enfonça dans le sol.

— Veuillez me suivre, fit le serviteur.

Dans l'ouverture faite laissée libre par la disparition de la dalle, Taupin découvrit un escalier aux marches de marbre.

Précédé de l'Aucklandais, le domestique de Steadily descendit.

Ils se trouvaient dans une sorte de corridor, établi à hauteur d'homme.

Le serviteur alluma un flambeau et suivit le corridor qui semblait ne pas avoir de fin.

— La chambre au trésor se trouve sous le sol ? demanda Taupin.

— Non. Ce corridor mène à une autre partie du roc, où une grande cavité a été ménagée. C'est là que reposent les trésors des rois Aucklandais. Nous y voilà.

À la lueur du flambeau, Taupin vit qu'un pan de roc barrait le corridor. †

Le serviteur appuya sur un ressort dissimulé, et, de lui-même le quartier de roc s'écarta, démasquant une ouverture, par où les hommes eurent beaucoup de peine à passer.

Le lieu où ils se trouvaient alors n'était haut que de deux mètres au plus et pouvait avoir une superficie de quelques quatre cents mètres carrés.

Le long des parois se trouvaient des caisses, au couvercle sculpté, présentant de nouveau de multiples effigies des têtes hideuses du temple, aux yeux étincelants et aux dents scintillantes.

L'Aucklandais ouvrit un premier coffre.

— Qu'est-ce là ? demanda Taupin.

— Des barres d'or... Les quatre caisses suivantes en contiennent tout autant... Il y a eu des mines d'or à Auckland. Bien entendu, il faut quelles y soient encore, mais nul ne sait où elles se trouvent, jamais l'on n'a pu les retrouver... Il se peut que lors du tremblement de terre elles aient été englouties.

— Il se pourrait.

— L'on dirait qu'il y a assez d'or ici pour acheter toute la terre.

— Sans doute.

— Et cela reste ici sans emploi ?

— L'Être suprême le veut ainsi.

— Combien de personnes ne pourraient-on pas rendre heureuses, que de misères ne pourrait-on pas soulager, que de catastrophes

éviter ! Et tout cela ne sert à rien !

— Les malheurs de l'humanité sont trop grands et trop profonds pour que l'or puisse suffire à les faire disparaître.

— Sans doute, mais elles pourraient être soulagées.

— Il se peut qu'à un moment donné l'Être suprême ordonnât que les trésors soient dispersés par le monde.

— Je l'espère, fit Taupin.

Et il pensa :

— Pourvu que ce soit par mon ministère... Je ne manquerai pas d'y aider.

L'Aucklandais ouvrit encore les quatre autres coffres, qui étaient aussi remplis d'or.

La cinquième caisse fit jeter au domestique de Steadily un cri d'étonnement et d'admiration.

Le coffre était séparé en quatre parties et chacune d'elle était remplie de pierres précieuses : des topazes, des émeraudes, des rubis et des diamants.

A la lueur du flambeau, ces pierres jetaient mille feux, semblaient un véritable feu d'artifice de rayons multicolores.

L'Aucklandais referma la caisse et dit :

— Vous n'avez vu jusqu'à présent que les moindres parcelles du trésor. Les principales pièces se trouvent de l'autre côté.

Il se rendit à l'autre bout du caveau.

— Ce caveau, dit-il, ne peut être ouvert que par vous.

Taupin s'approcha et souleva le couvercle :

Dans la caisse, longue de deux mètres, se trouvait une femme, au visage d'un jaune mat, les yeux fermés, un sourire aux lèvres comme si elle rêvait en dormant.

Ses mains étaient croisées au-dessus de sa tête. Des colliers de prix, ciselés comme de véritables dentelles, ornaient ses bras et autour du cou se trouvait un collier composé de gros diamants dont le moindre devait avoir une valeur énorme, tant leur eau était pure. Un diadème, ou plutôt une couronne, ornait la tête, les cheveux tressés comme des nattes et scintillantes de pierres précieuses.

— Cette statue est toute en or, fit l'Aucklandais, mais elle n'a que peu de valeur, en comparaison de celle de la pierre merveilleuse qu'elle porte à la place du cœur.

— Je ne vous comprends pas.

— Ecarter le voile de dentelles qui recouvre le sein de la statue.

Taupin obéit.

— Voyez-vous cette petite plaque circulaire ?

— Oui.

— Posez le doigt... Appuyez... Voyez-vous l'orifice ? Bien !

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
